



OCTOBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux,
Et voile le ciel de couleurs moroses,
Ecoute chanter les derniers oiseaux,
Regarde fleurir les dernières roses.

Octobre permet un moment encore
Que dans leur éclat les choses demeurent ;
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer
Mon cœur ; mais, malgré la saison plaintive,
Un moment encor tâche d'espérer
Et saisis du moins l'heure fugitive ;

Bâti en Espagne un dernier château,
Oubliant l'hiver qui frappe à nos portes
Et vient balayer de son dur râteau,
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

FRANÇOIS COPPÉE.

LA FIANCÉE DU ROI DES MERS (CONTÉ)

Il existait une fois un homme et une femme qui avaient deux beaux enfants : une fille et un garçon. La fille s'appelait Emma et le garçon François. La jeune Emma restait chez ses parents, et son frère était berger dans le domaine du roi. Comme un bon fils et un bon frère, François aimait tendrement ses père et mère ainsi que sa bonne sœur.

Quoiqu'il exerçât le modeste état de berger, François avait reçu une bonne instruction primaire, et il avait tant de goût pour le dessin, qu'il parvint à faire le portrait de sa sœur. Le jeune berger trompait ainsi son ennui. En voyant ce dessin, il pensait à sa belle et bonne sœur, il croyait la voir à tout instant et l'aimait davantage.

Ce dessin tomba, par hasard, entre les mains du roi qui fit appeler le jeune pâtre et lui demanda de qui était ce portrait. François lui dit que c'était celui de sa sœur.

Le roi n'ayant jamais cru qu'une beauté pareille fut sur cette terre, se sentit tout de suite pris d'amour pour cette jeune personne.

— Si ta sœur est vraiment aussi belle qu'elle apparaît dans ce dessin, va la chercher, je te promets de l'épouser.

François part aussitôt. Le cœur plein de joie, il arrive chez ses parents et dit à sa sœur :

— Il faut que tu viennes avec moi au château. Le roi veut t'épouser.

— Non, répondit Emma, je ne quitterai pas cette demeure avant que les pierres qui l'entourent ne soient broyées.

François se mit à l'œuvre, coupa les pierres, les brisa, les écrasa, les réduisit en fine poussière. C'était un très long travail. Lorsqu'il l'eût achevé :

— Viens-tu ? dit-il à Emma.

— Non, je ne partirai pas avant que toute cette laine soit filée.

François engagea des fileuses qui filèrent toute cette laine. Puis il dit à sa sœur :

— Viens-tu, maintenant ?

— Non, je ne quitterai pas cette demeure avant que le seuil de la porte ne soit usé par le frottement de ma robe.

— Ah ! voilà qui sera très long, pensa François. Sans que sa sœur le vît, il brisa le seuil de la porte comme il avait brisé les pierres.

Emma se décida enfin à partir. Elle fit un paquet de ses plus beaux habits et suivit son frère, avec son petit chien, Graindor.

Pour se rendre chez le roi, il fallait traverser la mer. A la première station, ils aperçurent la méchante sorcière *Spinturnicie*, qui les pria de l'emmener avec eux.

— Faut-il la prendre ? dit François.

— Non, répondit Emma. Ne nous associons jamais avec les méchants.

A la seconde station la mauvaise sorcière était encore là, les attendant :

— Mes enfants, mes beaux enfants, emmenez-moi avec vous, leur dit-elle.

— Ne la prenons pas. Faisons toujours les méchants, dit Emma à son frère.

A la troisième station le confiant François se laissa séduire par les belles promesses de la perfide sorcière. Emma pleurant presque de douleur, lui dit :

— Tu le veux ; à la garde de Dieu.

La sorcière entra dans la barque et s'assit entre le frère et la sœur. Elle les rendit immédiatement sourds tous deux.

La barque fendait les vagues avec rapidité ; on arrivait bientôt au château du roi.

— Chère sœur, dit François, lève-toi et rajuste ta toilette, nous verrons bientôt le palais royal.

Mais sa sœur ne l'entendit point.

— Que dit-il ? demanda-t-elle à la sorcière.

— Ton frère, répondit la méchante femme, dit que tu dois cesser de ramer et te jeter à l'eau.

Emma cessa de ramer et resta immobile sur le bateau.

Spinturnicie prit l'aviron.

Un peu plus loin, François dit à Emma :

— Lève-toi. On peut déjà voir le château où tu vas vivre heureuse et belle.

— Que dit-il ? demanda Emma.

— Il dit que tu dois te déshabiller et te précipiter dans les vagues.

La jeune fille ôta sa robe, la donna à la sorcière et resta dans le bateau.

— Nous voilà près du château, dit François, prépare-toi à descendre à terre.

Emma ayant demandé ce que disait son frère, la sorcière lui répondit :

— Il déclare qu'il faut t'arracher les yeux, te briser les bras ou te jeter dans la mer.

— Je préfère me jeter à la mer, dit tristement la jeune fille, et elle s'y jeta.

François voulut s'élancer après elle pour la sauver, mais la méchante sorcière l'en empêcha ; puis elle continua à ramer et la malheureuse Emma disparut sous les flots.

— Que faire ? s'écria François. Je n'oserai jamais me présenter chez le roi, sans la fiancée que je lui avais promise.

Le malheureux frère versait des larmes bien amères.

La sorcière lui dit :

— Présente-moi au roi comme ta sœur ; je lui ressemble d'ailleurs un peu. Je te promets en échange de riches récompenses.

Le roi était, avec sa cour, sur le bord de la mer pour attendre la belle Emma. Quand il vit François lui présentant la sorcière qui, malgré son luxe, ne pouvait dissimuler sa laideur :

— Est-ce là, vraiment, ta sœur ? dit-il.

— Oui, sire ; répondit François rougissant et baissant la tête.

— Je ne manquerai pas à ma parole, dit le prince, j'épouserai ta sœur comme je te l'ai promis ; mais tu seras puni parce que tu m'as trompé par ton portrait.

Il ordonna de jeter le pâtre dans une fosse pleine de serpents, de crapauds, de dragons et autres bêtes hideuses.

François pleurait son malheur et celui de sa pauvre et bien-aimée sœur. Mais, ô merveille ! tous ces animaux hideux qui avaient dévoré tant de criminels ne firent aucun mal à François. Au contraire, ils cherchèrent à le distraire, à le consoler et à le combler de caresses.

Les serviteurs chargés de le punir furent témoins d'un spectacle aussi étrange et aussi imprévu. Ils coururent le dire à leur maître et souverain.

— Cela est bien singulier, dit le roi ; mais c'est que peut-être ces animaux n'ont point faim, plus tard ils le dévoreront.

Chaque jour, on accourait à la fosse ; chaque jour on était témoin de la même merveille.

Pendant ce temps le *Roi de la Mer* ayant été frappé de la beauté et de la grâce d'Emma, l'avait prise en son palais, et la destinait à devenir la compagne de son fils et successeur. Il lui fit cons-

truire un grand et magnifique palais de cristal, la combla de biens ; elle recevait de magnifiques cadeaux : bracelets d'or et d'argent, colliers de perles et de corail et beaucoup de trésors des navires naufragés.

Elle apprit, par une anguille maritime, la triste position de son frère. Elle broda une magnifique cravate d'or et d'argent ; puis elle pria le Roi de la Mer de lui permettre de monter à la surface, afin d'envoyer cette cravate au prince et tâcher de l'émouvoir en faveur de François. Le Roi de la Mer y consentit, à condition qu'elle serait attachée à son palais de cristal par une chaîne d'argent.

Près du rivage vivait une veuve intelligente et bonne, dont la maison touchait à un escalier qui descendait vers la mer. A minuit précis, le palais de cristal s'éleva sur ce point, au-dessus des eaux ; entouré de poissons et de nymphes qui chantaient et dansaient, tenant dans leurs mains des harpes d'or d'où elles tiraient une musique douce, harmonieuse et plaintive. En posant le pied sur l'escalier, Emma aperçut son petit chien fidèle qui cherchait sa maîtresse, courant sans cesse du rivage à la barque, et de la barque au rivage.

— Graindor, mon gentil Graindor, lui dit la jeune fille, ouvre tout doucement la porte du château, sans éveiller ni les valets ni le chat ; cours dans la chambre du prince et dépose sur son oreiller cette cravate, afin qu'il ait pitié de mon pauvre frère. Sois ici après-demain, à la nuit, j'aurai encore besoin de toi.

L'intelligent Graindor accomplit ponctuellement les ordres de sa maîtresse. Le palais de cristal descendit au fond des eaux, cachant la belle Emma aux regards des hommes.

Le prince, apercevant à son réveil la belle cravate, ne put retenir un cri d'admiration :

— Qui a fait cette belle broderie ? dit-il.

La sorcière lui répondit :

— C'est moi, mon seigneur, qui y ai travaillé toute cette nuit pendant que vous dormiez.

Le prince ne le crut pas, mais ne dit rien. Il s'informa, comme chaque jour, du petit berger. On lui répondit qu'il était toujours sain et sauf.

— Je n'y comprends rien, se dit le prince.

Dans sa perplexité, il résolut d'aller consulter la veuve qui restait près de la mer, et dont on lui avait souvent vanté la sagacité.

Il fit atteler son carrosse, et le voilà en route pour la mer.

— Ecoute, dit-il à la veuve, j'ai fait jeter, il y a trois jours, un jeune homme dans la fosse des vipères. Ordinairement, ces serpents dévorent de suite ceux qu'on leur donne en pâture ; ils laissent, au contraire, celui-ci en repos. Pourrais-tu m'expliquer pourquoi il en est ainsi ?

— Pourquoi as-tu fait jeter cet homme dans la fosse ?

— Parce qu'il m'a trompé. Il m'avait dit que sa sœur était très belle et, au contraire, elle est d'une extrême laideur.

— Cette femme, que tu crois sa sœur, est la sorcière *Spinturnicie* qui a fait jeter dans les vagues la sœur du jeune pâtre. La belle cravate que tu portes au cou a été brodée par la belle Emma, sœur véritable du malheureux berger.

Le prince resta absorbé dans une longue et pénible méditation.

Cependant, Emma brodait une chemise du tissu le plus fin qui existe. Après l'avoir terminée, elle demanda de nouveau au Roi de la Mer la permission de remonter au-dessus des flots. Minuit sonnait à la grosse horloge de l'église, quand le palais de cristal s'éleva encore au-dessus des vagues.

— Graindor, mon gentil Graindor, dit Emma, ouvre doucement la porte du château, sans éveiller ni les valets, ni le chat, cours dans la chambre du prince et dépose sur son oreiller cette chemise, afin qu'il ait pitié de mon pauvre frère.

L'alerte Graindor fit, comme la première fois, ce qu'on attendait de lui.

Le lendemain, à son réveil, le prince s'écria :

— Qui donc a fait ce charmant travail ?

La vilaine *Spinturnicie* ne craignit pas de dire un nouveau mensonge.

— C'est moi, dit-elle, qui ai travaillé toute cette nuit pendant que vous dormiez.

Le prince n'en crut rien, pensant bien qu'une si